Aurélie Boussard

Que reste-t-il de nos rêves?

Aurélie Boussard

Que reste-t-il de nos rêves ?

© Aurélie Boussard, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3390-9

Librinova

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

J’ai fait des erreurs. Qui n’en fait pas ? Il n’y a pas de répétition, pas de brouillon, on fonce dans cette vie tête baissée ou tête haute, les yeux fermés ou grands ouverts, mais personne ne peut parier du lendemain. On a des rêves, des envies, des joies, des peines, on connaît des échecs et des succès. On y est sûrement pour quelque chose, au moins un petit peu. Quoiqu’il en soit, il faut continuer, recommencer ou tout changer mais avancer. Mon prénom, Mélia, est une contraction des prénoms de mes grand-mères, Meryem et Cécilia. Je porte mon passé, d’un côté la force et le courage, de l’autre la fragilité. C’est ce que je constate aujourd’hui, allongée sur mon lit d’enfance, dans la chambre aux murs roses un peu plus pâles qui a vu grandir mes rêves, plus pâles eux aussi. J’avais tout pourtant pour être satisfaite et heureuse. Je regarde une dernière fois en arrière, je cherche à comprendre pour éviter de me tromper à nouveau, pour tenter de chasser le brouillard, pour trouver l’étincelle qui me réanimera.

I- Le manège infernal

1.

Une nouvelle année scolaire débutait en ce jour de septembre, sous le soleil de Cassis, la première année de collège et ses promesses, un pas de plus vers les autres et vers la connaissance de soi. Dans l'enfance, nos cœurs sont si purs, si grands, si disposés à accueillir, la vie est devant nous, tout est possible, rien n'est urgent. Le passé est peu chargé, léger, le futur s'étend à l'infini et le présent si intense. Je me sentais pleine de vie, insouciante et désireuse de plaire. Je ne manquais pas de camarades et étais toujours disposée à rire, à m'amuser. Bien dans ma peau, plutôt jolie, mince, élancée, métissée, de longs cheveux noirs brillants s'étirant jusqu'à ma taille, des yeux marrons aux reflets miel, je me savais attirante.

C'est à ce moment de mon existence que je croisai son regard pétillant. L'esprit gai et léger, j'étais alors toute disposée à lui faire une grande place dans ma vie, une place de meilleure amie qu'elle ne quittera jamais. Elsa était mon opposée physiquement, de taille moyenne, toute en forme, une sensualité déjà exprimée contrastée par la douceur angélique des traits de son visage, des boucles blondes aux épaules, des yeux bleu marine enjôleurs.

Nous étions en classe de sixième, en cours d'anglais précisément, une blague d'un camarade avait entraîné la classe dans un état d'euphorie générale. Dans son chemisier à petites fleurs colorées, elle s'était alors tournée vers moi, souriante, et la photo s'était figée. Cet instant précis, j'allais le garder en moi pour toujours, comme un trésor.

Il y a des rencontres uniques qui donnent à nos vies bien plus qu'une direction, un sens. En une fraction de seconde, j'avais vu la douceur, la joie de vivre, une promesse, son amitié.

Les jours d'après, l'envie irrésistible de la connaître me poursuivit. Par la suite, je retrouverai ce sentiment lors de coups de foudre amoureux, le pincement au cœur, la boule au ventre, l'excitation d'une sensation nouvelle qui s'offre à nous.

Vingt ans après, on se pose, on se souvient, la photo est toujours aussi précise et a désormais une histoire, un passé, un commencement, un lendemain.

2.

Mes frères et moi avons grandi auprès de parents unis et aimants qui s'employaient à faire de leur foyer un lieu empli d’amour, de musique et d’authenticité. Ils étaient ouverts d’esprit et plus permissifs que la moyenne. Nous étions plutôt libres de nos faits et gestes à partir du moment où nous étions sérieux dans nos études. Les tensions étaient de ce fait assez rares et la bonne humeur régnait la majeure partie du temps.

Ils s’étaient rencontrés jeunes et avaient réussi à s’accorder sans trop de difficultés bien que venant de cultures différentes. Mon père était arrivé à Marseille en 1970 pour intégrer l’orchestre de l’Opéra en tant que violoniste. Il avait commencé le violon très jeune au conservatoire de Casablanca et rêvait depuis toujours d'en faire son métier. Pendant des années il avait passé tout son temps libre à travailler sans relâche son instrument. Ses parents étaient tous les deux professeurs d’école et gagnaient tout juste de quoi mener une vie décente. Pour les aider à certaines périodes difficiles de leur vie, il avait plusieurs fois abandonné ses études de musique et quitté son groupe avec lequel il donnait quelques rares concerts dans des bars et restaurants de la corniche casablancaise. Il faisait alors tous types de petits boulots pour mettre du beurre dans les épinards et soulager ses parents autant qu’il le pouvait. Mais il revenait toujours à sa passion. Je tiens de lui cette confiance en moi et le fait de ne jamais perdre de vue mon but. Un soir, il avait fait une bonne rencontre, au hasard d’un de ses concerts, une de ces rencontres qui changent une vie. Un musicien de l’Opéra de Marseille en voyage au Maroc, dînant dans un restaurant huppé du quartier luxueux d’Anfa, fut charmé par le son fascinant de son violon et certainement par l’incroyable aura que dégageait mon père. Il lui avait alors ouvert des portes. Tout s’était enchaîné rapidement. Il avait quitté sa ville natale, Casablanca la blanche, sa famille larmoyante mais fière, ses palmiers, ses taxis rouges et tous ses repères, pour la France et ses promesses.

Il s’était senti immédiatement à l’aise dans cette ville animée qui lui rappelait sensiblement la sienne, fleurie de toute part par les mêmes plumbagos, lauriers et bougainvilliers. Il était logé dans un studio sans prétention que lui avait procuré la municipalité et qui avait l’avantage d’être situé à côté de l’Opéra.

C’est ainsi que fraîchement arrivé à Marseille et fier de pouvoir travailler de

sa passion, mon père croisa la route de ma mère. Elle, serveuse dans un bar du vieux port de Cassis, n'avait d'autres rêves que de rencontrer l'amour et fonder une belle famille. Elle travaillait beaucoup mais, le soir, après le service, elle retrouvait sa bande d'amis sur la plage où la musique était aussi au centre de leurs nuits. Elle n'avait pas eu la vie facile, son père les avait abandonnées un jour, lorsqu'elle était encore toute petite. Elle s'était élevée toute seule, travaillant très jeune, sa maman étant dépressive et inapte à assumer ses responsabilités depuis le départ de son mari.

La musique classique lui était alors peu connue et c'est par hasard qu'un client du bar lui offrit une place pour assister à un Opéra, *la flûte enchantée*, dont le nom lui disait vaguement quelque chose. Un soir d'hiver, elle se retrouva assise dans ces gros fauteuils rouges, seule parmi un public de connaisseurs. Elle se laissa transporter par la voix majestueuse de la soprano effectuant l'air de la Reine de la nuit, par le son envoûtant du hautbois et le legato mélodieux du violon. Son regard fut immédiatement attiré par ce beau violoniste accroché à son instrument, paraissant seul au monde bien que faisant partie d'un ensemble de plus de cinquante artistes. Il semblait raconter une histoire, fermait les yeux, fronçait les sourcils, bougeait sa tête par faibles à-coups, puis relevait ses paupières, son visage se détendait alors et son corps balançait, comme bercé par le mouvement de l'eau. Elle tentait de le suivre, de ressentir elle aussi cette extase, de naviguer sur la même vague, elle se laissait transporter et rêvait à l'amour avec lui. Puis au bout de deux heures à entraîner le public en mer tantôt agitée, tantôt apaisée, la musique s'emballa, les instruments semblèrent se défier, trouvèrent enfin un terrain d'entente et s'unirent en une note triomphante qui s'éternisa puis se tut. Un bref silence dans la salle permit à tout le monde de reprendre son souffle puis éclatèrent les applaudissements intarissables marquant la fin logique de son histoire avec le beau violoniste. Mais ma mère ne se résigna pas à le quitter si vite et eut l'audace de l'attendre à la sortie car elle avait confiance en elle et en ses rêves. Elle le vit arriver, grand et frêle, il dégageait un mélange de force et de fragilité. Elle qui était d'une beauté sans nom et d'un humour sans faille, en joua un peu plus ce jour-là. Mon père en tomba de suite amoureux. Une belle histoire commença entre ces deux jeunes gens que j'admire pour leur persévérance, leur volonté et leur grain de folie. C'est de ces deux héros que je tiens le courage et la joie de vivre qui m'ont accompagnée jusqu'à présent.

Il y a dans la vie des moments où l'on se perd pour certains, où l'on change

pour d'autres, la difficulté étant de savoir s’écouter et s’adapter pour toujours être en harmonie avec soi-même, y compris si cela implique de tout repenser, tout ce qu’on croyait nous caractériser depuis toujours.

J’ai connu le vide, celui qui nous entraîne avec lui dans de sombres profondeurs lorsque l’on ne s’y attend pas. Je me pensais à l’abri, j’avais tout prévu, j’avais réalisé mon rêve.

3.

Parlons de ce rêve, la danse, ma passion. Je me trompe peut-être en la nommant ainsi car elle est, plutôt qu'une passion, une nécessité, autant que l'air qu'on respire Elle fait partie intégrante de ma personne. J'ai toujours dansé, avant-même mes premiers cours de danse classique. La musique était omniprésente à la maison, les gammes, les harmonies, Mozart, Schubert, la musique orientale et arabo andalouse par mon père, le flamenco et la variété française par ma mère. Les occasions de danser étaient nombreuses, les fêtes familiales, les soirées interminables avec les bandes de copains de mes parents. Je ne me suis jamais posé de questions, mon corps vibrait tout simplement, ressentait, s'exprimait. La danse classique est venue m'apporter un peu de rigueur, de technique, de grâce. Repérant mes aptitudes, ma mère m'avait inscrite à l'âge de huit ans à l'École Nationale de Danse de Marseille. Cette école était très réputée et permettait d'intégrer le cycle danse-étude dès le collège. L'enseignement y était très strict et sérieux. C'était beaucoup de rigueur et d'exigences pour la petite fille que j'étais. J'avais parfois envie d'abandonner. Beaucoup de choses me détournaient de la discipline, je préférais, comme tous les enfants de mon âge, rentrer à la maison après l'école, goûter en regardant la télévision ou m'attarder sur les marches en face du port avec les copains. Mais ma mère, qui n'avait pas eu ma chance, me rappelait à l'ordre et me poussait à persévérer, « Tu verras ma fille, tu es douée, un jour tu me remercieras ». Je voulais danser mais manquais de patience. Cependant, par la suite, voyant que je progressais et que travailler sans relâche portait ses fruits me permettant de m'épanouir, je n'eus plus besoin de personne pour me motiver. J'avais là un moyen accessible d'asseoir ma personnalité, de me démarquer, de plaire en me faisant plaisir. J'évitais de plus en plus de perdre mon temps inutilement, plus je progressais, plus j'envisageais mon avenir et moins j'accordais de temps aux sorties et flâneries adolescentes. À seize ans, je passai l'audition d'entrée au cursus de cycle trois délivrant une formation professionnalisante et je fus admise.

J'avais un but, me réaliser en tant que danseuse et je savais que je ne serais heureuse sans ça. De nombreux proverbes m'accompagnaient me permettant de maintenir le cap : « *Si vous voulez que vos rêves se réalisent, ne dormez pas », « L'homme sans volonté est un homme sans passion », « C'est en essayant*